

[*sans nom d'auteur*]

Maison hantée



BeQ

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-098

Maison hantée

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 823 : version 1.0

Maison hantée

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Sur la route du Nord, à quelques milles à peine de Montréal, on pouvait voir une pancarte placée bien en vue sur une maison.

MAISON À VENDRE OU À LOUER.

Il arrive rarement que de nos jours, on rencontre de telles annonces.

Aussi, elle venait à peine d'y être posée que déjà trois hommes descendaient d'une automobile.

– Eh bien Arthur ?

– C'est bien maison à louer.

– Où doit-on s'adresser ?

– À 0234 Saint-Jean Montréal.

– Allons-y tout de suite, fit le troisième individu.

Ils reprurent place dans la voiture et

l'automobile s'éloigna.

Une demi-heure plus tard, une voiture venait s'arrêter devant la demeure de la rue St-Jean, portant le numéro 0234.

Trois hommes descendirent et se dirigèrent vers la porte.

L'un d'eux sonna.

Une vieille fille vint répondre.

Grande, très maigre, elle pouvait avoir cinquante ans.

– Monsieur ?

– Vous annoncez une maison à louer ?

– Oui. Entrez !

Elle eut un petit rire satanique.

– Passez dans le salon.

Les trois hommes obéirent.

Ils se regardèrent, un peu surpris.

Il devait y avoir une dizaine de chats qui avaient suivi la femme.

Tout à coup, la vieille fille cria :

– Rosalie !

Les hommes entendirent un petit pas nonchalant et une autre vieille fille apparut.

Elle ressemblait à l'autre comme deux gouttes d'eau.

– Ces messieurs viennent pour louer notre maison.

– Ah !

– Pourriez-vous donner vos noms ?

L'un d'eux prit la parole.

– Voici le docteur Joseph Dionne, dit-il en montrant le plus vieux des trois, mon frère Maurice Tanguay, et moi-même. Je me nomme Arthur.

Celui qui avait parlé pouvait avoir quarante ans.

Il était assez gros, souriant et avait une figure reflétant la bonne humeur.

Son frère était plutôt maigre, il était plus grand mais les traits du visage se ressemblaient.

Quant au docteur, il commençait à grisonner

sur le bord des tempes.

Petit, les yeux clairs, on dénotait à première vue que c'était un homme très intelligent.

La vieille fille reprit :

– Je me nomme Eudoxie Labonté et voici ma sœur Rosalie.

Le docteur commença :

– Alors, pour revenir à la maison, elle est à louer ?

– Nous aurions préféré la vendre...

– Nous ne voulons que la louer...

Eudoxie branla la tête.

– Nous pouvons toujours arranger ça...

– Il nous faut se débarrasser de cette maison.

– Tiens, pourquoi ? fit le docteur.

Rosalie déclara :

– C'est à cause d'Usopompe.

– Qui ?

– Usopompe.

– Notre frère, précisa Eudoxie.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Arthur Tanguay.

– Il est mort.

Le docteur eut un signe d'assentiment.

– Je comprends, vous ne voulez pas continuer à vivre seules.

– Nous aurions vécu seules, fit Rosalie, mais Usopompe que nous avons enterré dans la cave...

Les trois hommes sursautèrent :

– Ensuite ?

– Eh bien, depuis qu'il est enterré, chaque nuit, nous entendons du bruit dans la maison.

– Ah !

– C'est une maison hantée. C'est Usopompe qui sort de son tombeau. Il veut se venger.

– Se venger ? fit le docteur, mais pourquoi ?

– Mais parce qu'il ne voulait pas qu'on l'enterre dans la cave et on l'a enterré quand même.

Le docteur tapa un clin d'œil à ses deux compagnons.

– Ah oui, je comprends.

Arthur demanda :

– Combien louez-vous votre maison ?

– Pour combien de temps ?

– Disons pour trois mois. Jusqu'à la fin de septembre.

Eudoxie et Rosalie se mirent à parler bas.

Puis, Rosalie déclara :

– Cent cinquante piastres ? Ça va ?

– Nous acceptons madame.

Rosalie demanda :

– Vous allez payer combien de mois ?

– Nous pouvons tout payer d'avance, fit Maurice.

– Nous allons vous faire un reçu.

Rosalie prit l'argent.

– Vous avez la clef ? demanda Maurice.

– Oui. Je vais la chercher.

Rosalie sortit.

Le docteur demanda :

– À quel âge est mort votre frère ?

– Oh je ne sais pas au juste.

– Il était plus vieux que vous deux ?

– Oui.

– De quoi est-il mort ?

– Je ne sais pas.

– Vous n’avez pas fait venir le médecin ?

– Non. Nous n’étions pas pour dépenser pour rien.

Rosalie parut.

Elle tenait une clef dans ses mains.

Elle la tendit au docteur.

– Voilà.

– Nous reviendrons vous remettre la clef à la fin du mois de septembre.

Eudoxie fit cyniquement :

– J’espère qu’Usopompe ne vous ennuiera pas trop.

Les trois hommes se mirent à rire.

Maurice crut bon de dire :

– Nous n’avons pas peur des revenants.

– Tant mieux.

– Alors au revoir mesdemoiselles.

– Au revoir messieurs.

– Et merci.

Les trois amis sortirent.

– Je crois que nous avons fait une bonne affaire, dit Maurice.

– Allons voir tout d’abord, nous pourrons mieux juger ensuite.

L’auto démarra et disparut au lointain.

II

La maison était éloignée de la route.

Le plus proche voisin se trouvait encore loin.

Située à quelques minutes de marche d'un beau grand lac, c'était le site idéal pour des vacances.

L'automobile vint s'arrêter juste devant la porte.

Le docteur Dionne descendit le premier.

– Je vais ouvrir.

Le docteur entra, suivi de ses deux amis.

Ils visitèrent les huit pièces de la maison.

– Nous pouvons faire cinq grandes chambres, déclara le docteur.

– Quand viendrons-nous ?

– En fin de semaine, s'il fait beau.

Ils approuvèrent.

– Nous pourrions inviter d’autres couples.

Le docteur se mit à rire.

– C’est ça, invitez des couples, je serai seul de garçon.

Le docteur Dionne était en effet demeuré vieux garçon.

Arthur Tanguay était marié depuis déjà une vingtaine d’années. Le docteur Dionne était un de ses plus vieux amis.

Arthur Tanguay était un caractère jovial.

Il aimait à rire, s’amuser.

Sa femme se plaignait un peu que son mari la négligeait même un peu.

Maurice, son frère était marié depuis deux ans, il n’avait pas encore d’enfants.

Maurice était devenu le principal associé de son frère qui était le grand patron d’une manufacture de vêtements pour hommes.

Arthur Tanguay avait une fille, mariée déjà depuis un an.

Le vendredi suivant, les météorologistes annonçaient du beau temps pour la fin de semaine.

Les nouveaux locataires décidèrent donc d'aller passer une fin de semaine dans leur nouveau logis.

Ils partirent donc deux voitures, car ils étaient assez nombreux.

Le docteur Dionne était dans la première voiture, avec Arthur Tanguay et sa femme Marie. Madeleine, la fille d'Arthur avec son mari Robert Falardeau.

Dans l'autre voiture, Maurice Tanguay était au volant. Près de lui se trouvait sa femme, Cécile.

À l'arrière on pouvait voir un autre jeune couple, des amis des Tanguay, Jean-Guy Boisclair et sa femme Gertrude.

Donc, ils étaient neuf en tout.

En arrivant à la maison, les femmes se mirent en frais d'installer les chambres.

Après un petit lunch prit vers huit heures, on décida de jouer aux cartes.

Tout à coup, Maurice déclara :

– Nous ne vous l’avons pas dit...

– Quoi donc ?

– Y a-t-il des gens peureux parmi vous ?

Le docteur sourit :

– Je comprends.

Marie demanda :

– Pourquoi demande-t-il cela ?

– Eh bien, reprit Maurice, cette maison est hantée.

– Quoi ?

Les femmes avaient légèrement pâli.

– Hantée ?

– Mais oui, c’est même pour ça qu’on nous l’a louée.

Arthur, voyant que son frère voulait les effrayer, continua :

– Et de plus, il y a un homme d’enterré dans la cave.

Madeleine, la fille d’Arthur poussa un petit

cri :

– Mon Dieu !

– Un mort ? fit Madame Boisclair.

– Oui et toute la nuit, à ce qu'on raconte, il se lève et marche. On entend des bruits de chaînes, des appels déchirants...

– Vous voulez rire...

Le docteur expliqua :

– Je vais vous expliquer. Les deux vieilles filles qui nous ont loué cette maison, ont, je crois, le cerveau légèrement dérangé. Ce sont elles qui ont inventé cette histoire, probablement pour se faire inviter par une parente de Montréal.

– Ah !

Madeleine déclara :

– Ça me rassure !

Marie poussa un soupir de soulagement :

– J'avoue que je commençais à trembler.

On changea la conversation.

Vers minuit, le docteur se leva :

– Si nous songions à dormir ?

– C’est une bonne idée, dit Arthur.

On se retira dans les chambres.

À minuit et demie, toute la maison était retombée dans le silence de la nuit.

Vers une heure, Arthur Tanguay sortit de sa chambre.

Il se dirigea vers la salle de bain.

Soudain, il s’arrêta :

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il venait d’entendre un bruit comme des chaînes qui remuaient.

Arthur resta saisi.

Vivement il retourna à sa chambre.

– Marie !

Sa femme ne dormait pas.

– Tu as entendu ?

– Oui...

– On dirait un bruit de chaînes.

– C’est vrai.

Soudain, Arthur perçut des pas dans le corridor. Il ouvrit la porte et aperçut Maurice en robe de chambre.

– Tu ne dors pas ? lui dit Maurice.

– Non. Je venais de me lever lorsque j’entendis un curieux de bruit...

– Moi aussi, c’est ce qui m’a réveillé.

– On dirait que ça venait d’en bas.

– De la cave.

Une autre porte de chambre s’ouvrit et le docteur Dionne parut.

– Qu’est-ce que vous faites là vous deux ?

– Nous venons d’entendre un bruit de chaînes...

– Bon, des hallucinations.

– Non, ce ne sont pas des hallucinations.

Ils se retournèrent.

Jean-Guy Boisclair venait de sortir de sa chambre.

– Je les ai entendus moi aussi.
– Allons voir, proposa Maurice.
– Bob n’est pas levé, fit Arthur en faisant allusion à son gendre.

– Ils doivent dormir.

Boisclair se dirigea vers sa chambre.

– Je vais chercher ma lampe de poche et je reviens.

Quelques secondes plus tard, Boisclair en tête, les quatre hommes descendaient à la cave.

Ils prenaient mille précautions.

Ils s’arrêtaient souvent pour écouter.

Mais aucun bruit ne parvenait à leurs oreilles.

Enfin ils se trouvaient dans la cave.

Boisclair tourna le commutateur.

À première vue, il n’y avait rien d’anormal.

– Le soupirail est ouvert, dit le docteur.

Maurice s’avança et alla le fermer.

Près du soupirail il vit une chaîne.

– Regardez, dit-il en la levant.

– Une chaîne !

– Oui.

Maurice sourit :

– L’explication est facile.

– Comment cela ?

– Il fait un gros vent au dehors et cette chaîne était près du soupirail ouvert... alors, c’est le vent.

Ils ne répondirent pas.

Mais Arthur savait, lui, qu’en arrivant, il était descendu à la cave et que tous les soupiraux étaient fermés.

Boisclair demanda :

– Est-ce vrai que le cadavre du frère des propriétaires a été enterré ici ?

– Oui, répondit Maurice.

– Où ?

Arthur répondit :

– Dans le coin, là-bas.

Ils s’avancèrent.

Ils ne dirent pas un mot, mais ils pâlirent tous.

La terre venait d'être fraîchement remuée.

Que veut dire tout cette affaire ?

Ce mort dans la cave ?

Y aurait-il vraiment un revenant ?

III

Le docteur se ressaisit le premier.

– Montons donc nous coucher, vous voyez bien qu’il n’y a rien.

En silence, ils lui obéirent.

Boisclair se tourna vers Arthur Tanguay :

– Avez-vous une clef pour fermer la porte de cave.

– Non. Peut-être y en a-t-il une quelque part.

– Nous la chercherons demain.

Ils rentrèrent tous dans leur chambre.

Marie, la femme d’Arthur était très nerveuse :

– C’est un revenant, n’est-ce pas ?

– Voyons, Marie, calme-toi. Ce n’est rien... un soupirail d’ouvert.

– Ah bon... tu es sûr ?

– Puisque je te le dis.

Mais Marie ne pouvait se résigner :

– Tu sembles mal à l’aise...

– Que vas-tu pêcher là ?

Il y eut un court silence, puis Marie reprit :

– Écoute !

Mais Arthur n’entendit rien :

– J’ai peur, Arthur !

– Dors, dors, tu n’as pas de raison d’avoir peur.

Mais Marie ne pouvait dormir.

Alors Arthur se leva.

Il alla frapper à la porte du docteur :

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda ce dernier de l’intérieur.

– C’est moi Arthur.

Le docteur ouvrit :

– Que se passe-t-il encore ?

– C’est ma femme.....

– Marie ?... Quoi ? qu'est-ce qu'elle a ?

– Oh, une sorte de crise de nerfs.

– Bon. Je vais voir.

Le docteur passa sa robe de chambre et prit une pilule dans une bouteille.

– Je te suis.

Il entra dans la chambre de Tanguay.

Il s'approcha de Marie et lui prit le pouls :

– Nerveuse, Marie ?

– J'ai peur Joseph... vous allez me protéger n'est-ce pas ?

– Il n'y a rien... Marie. Tenez, prenez cette pilule et vous allez dormir comme si rien ne s'était passé.

– Merci.

Le docteur se tourna vers Arthur :

– Va chercher un peu d'eau.

Arthur sortit.

Le docteur se pencha vers madame Tanguay :

– Il faut être calme Marie... je suis là.

– Il ne s’est rien passé Joseph ? N’est-ce pas ?

– Absolument rien. Prenez sur vous. Votre cœur bat comme un déchaîné.

Arthur revint avec un verre d’eau :

– Tiens.

– Merci.

– Prenez Marie.

Madame Tanguay prit la pilule et le verre d’eau.

Le docteur se dirigea vers la porte.

– J’espère que ça lui fera du bien, fit Arthur, quand elle commence avec ses nerfs... elle n’arrête plus... elle est bien fatigante.

Le docteur ne répondit pas et sortit.

Il comprenait facilement pourquoi Marie ne semblait pas bien aimer son mari.

Arthur considérait sa femme comme une amie... une étrangère presque.

Le lendemain, les esprits étaient calmés.

On parlait très peu de l’incident de la nuit

passée.

Ça n'avait été qu'un cauchemar.

Après le petit déjeuner, Madeleine proposa une promenade autour du lac.

Tous agréèrent excepté Arthur.

– J'aime mieux rester ici et lire les journaux.

Marie parut peinée.

– Et moi ?

– Vas-y quand même.

– Je vais être seule.

Le docteur s'avança :

– Vous oubliez Marie, que je suis vieux garçon !

Arthur approuva :

– C'est ça, il va t'accompagner, n'est-ce pas Joseph ?

– Certainement, puisque tu veux la laisser vieille fille.

Et le petit, groupe s'éloigna en riant.

Le reste de la journée se passa sans incident.

Durant l'après-midi, on se chauffa au soleil, on s'amusa sur la grève. L'eau était cependant trop froide pour songer à se baigner.

Arthur, qui était resté seul tout l'avant-midi, fut le véritable boute-en-train pour l'après-midi.

Un peu avant le souper, sa femme s'approcha de lui :

– Arthur !

– Quoi ?

– Je voudrais te demander quelque chose...

– Mais quoi ?... Parle...

– Eh bien, tu sais que j'aime la campagne...

– Oui, oui, ensuite !

– Je ne veux pas retourner à Montréal immédiatement, mais je t'avoue franchement que ça ne me plaît guère de coucher ici..

Arthur se mit les poings sur les hanches :

– Tu recommences ?

– J'aimerais mieux coucher à l'hôtel.

– L'hôtel... l'hôtel.

– Tu veux que je tombe malade je suppose.

Madeleine, qui était tout près, avait entendu la conversation.

– Maman à raison.

– Comment toi aussi ?

– C’est inutile de risquer de ruiner sa santé.

Elle se tourna vers le docteur :

– N’est-ce pas que vous m’approuvez docteur ?

– Quoi donc ?

– Maman aimerait coucher à l’hôtel ce soir. Elle se sent trop nerveuse.

– C’est le meilleur remède.

Arthur se résigna :

– Bon, bon, c’est bien, tu coucheras à l’hôtel.

Aussi vers huit heures, madame Tanguay quitta ses amis pour se diriger vers l’hôtel.

Arthur commença une partie d’échecs avec le docteur, pendant que Madeleine, et son mari Robert Falardeau jouaient aux cartes contre

monsieur et madame Boisclair.

Maurice et sa femme Cécile étaient les deux remplaçants.

Vers onze heures, Maurice se tourna vers son neveu :

– Bob, tu viens avec moi ?

– Où ?

– À la cave, je veux voir si les soupiraux sont bien fermés.

– Mais certainement.

Falardeau était un colosse de six pieds.

Il était brave, et cette histoire de fantôme était loin de l’effrayer.

Suivi de Maurice, il descendit à la cave.

Les soupiraux étaient tous bien fermés.

Ils remontèrent et rassurèrent les autres.

Vers onze heures, on décida de monter se coucher.

Puis peu à peu, la maison se plongea dans les ténèbres.

Bob Falardeau mit du temps à s'endormir.

Il songeait aux grosses chaînes qu'il avait vues devant le soupirail.

Il était certain que le vent n'avait pu les remuer.

Et pourtant trois hommes avaient nettement perçu le bruit de ces chaînes.

Tout à coup, Bob sursauta.

Il venait d'entendre un cri étouffé suivi d'un râlement.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il alluma la lumière du lit.

Madeleine se réveilla :

– Qu'est qu'il y a ?

– Oh rien... j'ai entendu un bruit.

Tout à coup ils perçurent le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Bob passa sa robe de chambre.

– Je vais voir !

– Bob !

– N’aie pas peur Madeleine, je reviens.

On entendait maintenant des voix dans le corridor.

Bob ouvrit la porte de sa chambre.

Il aperçut le docteur qui parlait avec Maurice Tanguay.

– Ça recommence ! fit Bob en sortant.

– Vous aussi, vous avez entendu ?

– Oui. Mais cette fois, c’est bien quelqu’un qui a crié !

Boisclair sortit de sa chambre à son tour.

– Qu’est-ce que vous avez vous autres ?

– On a entendu un cri.

– Un cri ?

– Oui.

– Pas moi.

Le docteur déclara :

– Je suis certain que ça ne venait pas de la cave.

– Moi aussi, approuva Maurice, le cri venait

tout près de ma chambre.

Soudain Bob demanda :

– Où est mon beau-père ?

– Arthur ?

– Oui.

– Il doit dormir.

Maurice sursauta :

– Sa chambre est près de la mienne... s'il était malade ?

– Voyons, dit Boisclair, nous n'allons pas le réveiller pour si peu.

– Je ne suis pas de votre avis, dit le docteur. Maurice, Bob et moi, avons nettement entendu un cri. Nos chambres sont près de celle d'Arthur, la vôtre est plus loin et vous n'avez rien perçu.

– Allons voir, dit Bob.

Maurice frappa à la porte de la chambre de son frère.

Personne ne répondit.

Alors il tourna la poignée et la porte s'ouvrit.

Arthur était couché et semblait dormir.

– Vous voyez, dit Boisclair, je ne m'étais pas trompé.

– Un instant, fit le docteur.

– Quoi ?

Le médecin venait de constater que la bouche d'Arthur était contractée.

Les yeux étaient légèrement boursoufflés.

Le docteur s'approcha du lit, suivi de Bob.

Maurice avait allumé la lumière :

– Regardez ses yeux, dit Bob, il est malade.

Le docteur se pencha.

Il prit la main de Tanguay et tâta le pouls.

– Il n'est pas malade !

Il y eut comme un soupir de soulagement.

Mais le docteur ajouta aussitôt :

– Il est mort.

– Quoi ?

– Mort !

– Oui.

– De quoi ?

Le docteur s’avança encore plus.

– Mon Dieu !

– Quoi ?

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Il est mort étranglé... et regardez son cou !

Ils se penchèrent tous.

On voyait nettement sur le cou d’Arthur Tanguay, la forme d’une main longue, maigre, des doigts comme des bâtons.

– On dirait... fit Maurice.

Le docteur acheva :

– Une main de squelette !

IV

Le lendemain matin le docteur fit avertir la police.

On se trouvait évidemment devant un fait extraordinaire.

Vers onze heures, deux automobiles vinrent s'arrêter devant la porte de la demeure.

Une dizaine de policiers en descendirent.

Celui qui semblait être le chef du groupe, un gros, s'avança et sonna :

Le docteur vint répondre.

– Oui ?

– Police Provinciale !

– Bon, entrez !

Le petit groupe entra dans la maison.

Une femme, les yeux rougis, s'avança au devant d'eux :

– Messieurs ?

– Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des Homicides, se présenta le gros homme.

Le docteur présenta la femme :

– Voici madame Arthur Tanguay, la femme de la victime.

– Bon, où est le corps ?

– Suivez-moi.,

Le docteur les mena à la chambre de Tanguay.

Le médecin légiste commença son enquête.

Belœil laissa des détectives dans la chambre pour inspecter et alla retrouver tous les habitants de la maison qui se trouvaient dans le salon.

Belœil se mit à les questionner :

C'est alors qu'il apprit cette fameuse histoire de revenant :

– Voyons, ça ne tient pas debout, cette affaire.

Au même moment la porte s'ouvrit et le médecin légiste parut :

– Eh bien ? demanda Belœil.

- Curieux...
 - Comment cela ?
 - On dirait une main de squelette, fit le médecin légiste.
 - Comment, encore !
 - Vous voyez, dit le docteur Dionne.
- Belœil ne savait que penser.
- Il décida d’aller visiter la cave.
- Il n’y trouva rien d’extraordinaire.
- Il demanda au docteur :
- Vous avez l’adresse de vos propriétaires ?
 - Oui,
 - Donnez-la moi.
 - 0234 rue Saint-Jean.
- Belœil prit le numéro en note.
- Je vais enquêter de ce côté-là.
- Il donna un ordre à tous les occupants.
- Vous devez tous rester ici, tant que cette affaire ne sera pas réglée.

– Bien.

Comme il allait sortir, Bob Falardeau l’arrêta :

– Monsieur Belœil ?

– Oui.

– Je voudrais me rendre à Montréal cet après-midi.

– Pourquoi ?

– J’ai quelqu’un à voir. Mais je vous jure de revenir ici.

Belœil connaissait déjà Falardeau.

Il l’avait rencontré maintes fois.

– Vous allez me donner votre adresse à Montréal.

– Bien.

Bob obéit.

Belœil et ses hommes partirent, promettant de revenir avant la fin de la journée.

Vers une heure, Bob Falardeau prenait l’autobus en direction de Montréal.

*

Alain de Guise, un jeune homme riche, et qui faisait parler de lui à cause des nombreux services qu'il rendait à la société, était mieux connu sous le nom du Domino Noir.

Ce seul nom de Domino Noir faisait trembler les plus terribles bandits.

Cet après-midi-là, le Domino était seul lorsque la sonnerie de la porte retentit.

Il alla ouvrir.

Il se trouva en face d'un homme à peu près de sa grandeur.

– Monsieur ?

– Voyons, Alain, tu ne me reconnais pas ?

Le Domino dévisagea son visiteur.

Soudain il s'écria :

– Bob Falardeau !

– Hé oui !

– Ce bon vieux Bob, ça fait plaisir de te voir...

il y a si longtemps.

Le Domino ouvrit la porte.

– Mais entre, voyons, entre...

Il fit passer Falardeau dans son bureau.

– Et puis, comment vas-tu ?

– Pas trop mal, et toi ? répondit Bob.

– Ça va bien.

Tout à coup le Domino regarda son ami :

– Tiens, tu es en deuil, excuse-moi, mais puis-je te demander de qui ?

– Certainement. Mon beau-père.

– Monsieur Tanguay ?

– Justement. Et c'est même à ce propos-là que je viens te voir.

– Ah.

– Mon beau-père a été assassiné.

Le visage du Domino s'assombrit.

– Étranglé, continua Bob.

Le Domino lui fit un signe.

Puis il sourit :

– Je te vois venir...

– Tu ne vas pas me refuser ?

– Je n'ai pas dit cela...

– Alors ?

– Raconte-moi d'abord, ce qui s'est passé.

– Bien.

Falardeau lui fit le récit de ce qui s'était passé dans la maison des vieilles filles.

Lorsqu'il eut terminé le Domino se mit à rire :

– Alors, tu crois au fantôme ?

– Voyons, voyons, Alain, tu sais bien que non.

– Et le gros Belœil est allé enquêter du côté des vieilles filles ?

– Oui, au sujet du frère qui est mort...

– Pauvre Belœil.

Il y eut un silence.

Puis, Bob reprit :

– Alors, que comptes-tu faire ?

– Mon Dieu, je peux y aller.

Le visage de Falardeau s'illumina d'un sourire.

– Très bien. T'es-tu déjà formé une idée sur l'affaire ?

– Oui.

– Ah !

– Quelqu'un veut jouer au fantôme... quelqu'un qui a passé la fin de semaine avec vous tous.

– Je vois.

– Il a profité de l'occasion qui s'offrait à lui pour commettre un crime qu'il méditait probablement depuis longtemps.

– Mais qui est cette personne ?

– Tout d'abord, après mûres réflexions, je vais t'éliminer. J'ose croire que tu n'es pas coupable.

Bob sourit :

– Merci bien de cette confiance.

– Donc, il reste trois hommes et quatre

femmes. Madame Tanguay, la femme de la victime.

– Pardon, tu peux l'éliminer puisqu'elle n'a pas couché à la maison.

– Elle a pu y revenir. Il y a aussi l'autre madame Tanguay, la femme de Maurice, madame Boisclair et ta propre femme.

Falardeau rougit :

– Tu ne vas pas...

– Pour moi, ils sont tous suspects. Les hommes aussi, le docteur Dionne, Maurice Tanguay et Jean-Guy Boisclair. Donc sept en tout.

– Oui.

– Il s'agit maintenant de savoir quels sont ceux qui avaient un motif important pour tuer Tanguay.

– Comment l'apprendre.

– Je saurai bien les questionner et les faire parler.

Bob se leva :

– Je me suis renseigné, il y a un autobus qui part pour là-bas à trois heures. Peux-tu être prêt pour cette heure-là ?

– Certainement. Le temps de préparer une petite valise et je suis à toi.

Le Domino se dirigea vers la porte.

– Attends-moi ici.

– Bien.

Le Domina alla à sa chambre.

Il mit du linge dans une de ses valises, puis vérifia le chargement de son revolver et le mit dans sa poche. Il alla rejoindre Falardeau.

– Je suis prêt.

– Allons-y.

– C'est ça !

Ils sortirent.

Ils montèrent dans un tramway et se dirigèrent vers le terminus central.

À trois heures, ils montaient sur l'autobus qui les amenait vers la maison hantée.

Le Domino semble sûr de lui-même.

Pourra-t-il réellement mettre la main sur le ou
la coupable aussi facilement ?

V

Lorsque les deux hommes arrivèrent à la maison, ils apprirent que la police n'était pas encore revenue.

Le cadavre était toujours dans la même chambre.

On attendait la visite de la voiture de la morgue d'une minute à l'autre.

– Puisque le mort n'est pas encore sorti, j'aimerais bien y jeter un coup d'œil, fit le Domino.

Falardeau se tourna vers la veuve :

– Vous voulez bien madame ?

– La police l'a défendu mais...

Le Domino sourit :

– Laissez la police, je m'arrangerai bien avec le gros Théo.

Le Domino suivit Falardeau.

Rendu devant la porte de la chambre, le Domino lui dit :

– Reste ici, je vais entrer seul. C'est préférable, à cause de la police.

– Très bien.

Le Domino introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

Le cadavre d'Arthur Tanguay était toujours à la même place, recouvert d'un drap.

Le Domino se dirigea immédiatement vers le lit.

Il souleva le drap.

Puis, mettant sa main dans sa poche il sortit une petite loupe.

Alors, il commença à examiner le cou de la victime attentivement...

– Curieux... c'est bien semblable à des doigts de squelette, se dit-il.

Tout à coup, il s'arrêta.

Il venait d'apercevoir une petite ligne sombre sur le cou de Tanguay.

Lentement, le Domino se mit à gratter sur le bout de cette petite ligne.

Ne pouvant en venir à bout, il sortit son canif et gratta plus profondément.

Puis, tirant avec le bout de son doigt, il sortit enfin un petit morceau de bois, gros à peine comme une branche de balai.

Il sortit une enveloppe et renferma ce petit morceau de bois et referma l'enveloppe.

Quelques secondes plus tard, il ressortait de la chambre.

– Eh bien, demanda Falardeau.

– C'est bien vrai... de véritables doigts de squelette.

Les deux hommes descendirent lentement.

– J'aimerais questionner tout le monde, fit le Domino.

– Je peux tous les faire venir...

– Non, non, un par un.

– Alors, passons au salon.

En chemin, le Domino demanda brusquement à son ami :

– T’es-tu déjà entré une écharde dans le cou ?

– Une écharde ?

– Oui, oui.

– Parfaitement.

– Mais non, ça doit arriver rarement.

– C’est justement ce que je pensais et la personne qui se rentre une écharde dans le cou doit s’empresse de l’enlever.

Falardeau regarda son ami.

Il se demandait s’il n’était pas fou en faisant de telles réflexions.

Ils entrèrent au salon.

– Qui veux-tu voir tout d’abord ?

– Demande Jean-Guy Boisclair. C’est le seul étranger de la maison comme on pourrait dire.

– Oui..

– Alors va le chercher.

– Très bien.

Falardeau sortit.

Resté seul, le Domino sortit un calepin et un crayon,

La porte s’ouvrit, Jean-Guy Boisclair parut :

– Vous voulez me voir ?

– Oui.

Il désigna un fauteuil du doigt.

– Asseyez-vous, monsieur Boisclair.

Boisclair obéit :

– Merci.

Le Domino commença :

– Monsieur Boisclair, mon ami monsieur Falardeau m’a demandé d’aider dans l’éclaircissement du mystère qui règne dans cette maison.

– Je sais.

– Alors, je désirerais vous poser quelques questions. Je sais que vous n’êtes pas obligé d’y répondre, mais je compte sur votre coopération.

– Je suis prêt à vous aider.

– Tant mieux.

Il y eut un court silence.

Le Domino reprit :

– Tout d’abord, la veille du crime, avez-vous entendu les bruits de chaînes perçus par quelques uns.

– Oui, je les ai nettement entendus.

– Je suppose que vous êtes sorti dans le corridor ?

– Pas tout de suite. J’ai pensé que ça pouvait venir d’une chambre voisine. Mais soudain, j’entendis des bruits de voix dans le corridor, alors je mis ma robe de chambre et me levai.

– Qui était dans le corridor à ce moment-là ?

– Les deux Tanguay et le docteur.

– Bon.

Le Domino prit des notes.

Il questionna à nouveau :

– Maintenant, revenons au soir du crime,

c'est-à-dire la nuit dernière.

– Justement.

– Vous avez entendu le cri poussé par Arthur Tanguay ?

– Non, je n'ai rien entendu.

– Et votre femme ?

– Non plus.

– Mais vous êtes quand même sorti de votre chambre ?

– Oui. Le bruit des voix m'a réveillé.

– Votre femme ne s'est pas levée ?

– Non, elle ne s'est même pas réveillée. Elle dort comme une bûche, rien ne peut la réveiller.

– Ah !

Un nouveau silence.

Puis le Domino reprit :

– Vous connaissez bien les Tanguay ?

– Surtout Maurice.

– Où l'avez-vous connu ?

- Nous avons fait notre cours ensemble.
- Ah bon ! Quel genre de type est ce Maurice ?
- Bon diable. Très ambitieux. Il réussit bien. Il était l'associé de son frère.
- Tiens, tiens...
- Vous ne croyez pas que Maurice...
- Je ne crois rien, monsieur. Je remarque tout simplement que la mort d'Arthur Tanguay pouvait certainement avoir des avantages pour Maurice.

Le Domino écrivit de nouveau sur son calepin.

- On dit que madame Tanguay n'aimait pas son mari. Croyez-vous ça ?
- Je ne veux pas m'avancer sur ce sujet, ce serait trop dangereux. Mais je serais plutôt porté à croire que c'est lui qui n'aimait pas sa femme... ou plutôt il était insouciant et assez grossier.
- Parmi votre petit groupe, pensez-vous que Tanguay avait des ennemis ?
- Je ne le crois pas. Arthur était un véritable

boute-en-train, il nous faisait tous rire... il était gai, amusant... excepté peut-être pour sa femme. Il ne parlait presque jamais à quelqu'un en particulier. Il parlait au groupe.

– Je comprends.

Le Domino fit un signe :

– C'est très bien, vous pouvez vous retirer, monsieur Boisclair et demandez au docteur Dionne de venir.

– Très bien.

Boisclair sortit.

Le Domino écrivit sur son calepin en dessous du nom de Boisclair :

– Aucun alibi. A pu sortir de sa chambre sans que sa femme ne s'en aperçoive. De plus il est curieux qu'il n'ait pas entendu le cri bien que ce soit possible. Aucun mobile en vue.

On frappa à la porte.

– Entrez, cria le Domino.

La porte s'ouvrit.

Le docteur parut.

– Bonjour, vous voulez me voir ?

– Oui, docteur. Asseyez-vous.

– Merci.

Le Domino sortit son paquet de cigarettes.

– Vous fumez ?

– Non, jamais.

– Tant mieux.

Il s'en alluma une, puis :

– Vous étiez un grand ami d'Arthur Tanguay ?

– Je connais la famille depuis près de dix ans.

– Dans ce cas, vous désirez ardemment que le mystère de la mort de votre ami soit éclairci ?

– C'est mon plus cher désir... et si je puis vous aider.

– Vous le pouvez.

– Comment cela ?

– En répondant tout simplement aux questions que je vais vous poser.

– Ah bon, c'est facile.

Le Domino lança une bouffée de fumée en l'air.

Puis il commença :

– Avant-hier soir, vous avez entendu un bruit de chaînes venant de la cave ?

– Non, pas moi, mais les autres.

– Ah !

– Je dormais paisiblement lorsque j'entendis parler dans le corridor, je me levai et ouvris la porte, Arthur était là avec Maurice. Ils m'ont demandé si j'avais entendu le même bruit. J'ai répondu que non et leur dis qu'ils devraient avoir eu des hallucinations. Quelques secondes plus tard, Boisclair venait nous rejoindre et nous sommes descendus à la cave.

– Bon. Maintenant, venons-en à hier...

– Hier ?

– Je veux dire la nuit dernière. Vous êtes sorti de votre chambre lorsque vous avez entendu le cri d'Arthur !

– Oui. Le premier.

Le docteur se pencha vers le Domino.

– Monsieur le Domino, j’ai déjà lu vos aventures, je sais que vous êtes honnête et que jamais vous ne ferez condamner un innocent.

– Pourquoi me dites-vous ça ?

– Parce que je sais quelque chose. Quelque chose que si je l’avais déclaré à la police, elle aurait immédiatement mis la main sur quelqu’un qui est peut-être coupable, mais peut-être aussi innocent.

– Monsieur Dionne, soyez certain que jamais je n’accuse quelqu’un avant d’avoir la certitude que c’est le coupable.

– Bon.

– Parlez, qu’est-ce que c’est ?

– Eh bien, lorsque j’entendis le cri, avant même de mettre ma robe de chambre, j’ouvris ma porte de chambre et jetai un coup d’œil dans le corridor, alors je vis une porte se refermer vivement.

– Une porte ?

– Oui.

– Laquelle ?

– Celle de la chambre de monsieur et madame Maurice Tanguay.

Que voulait dire cette déclaration du docteur ?

Que s'était-il passé la nuit du crime ?

La déclaration du médecin aidera-t-elle le Domino à découvrir la vérité ?

VI

– Vous n’avez vu personne ? demanda le Domino.

– Non. Personne.

– Qu’avez-vous fait ?

– J’ai passé ma robe de chambre et je suis sorti dans le corridor.

– Quelle est la première personne qui est venue vous rejoindre ?

– Maurice.

– Il était en robe de chambre ?

– Oui.

– Pour passer votre robe de chambre, docteur, vous avez refermé la porte ?

– Non.

– Où est votre robe de chambre ?

– Sur un clou, dans le garde-robe.
– Du garde-robe pouvez-vous voir dans le corridor ?

– Non, j’ai le dos tourné à la porte.

Le docteur s’étonna :

– Mais pourquoi ces questions ?

– Parce qu’au moment où le cri a été poussé, le meurtrier devait être encore dans la chambre de la victime, en train de l’étrangler...

– Mais oui, c’est vrai, je n’avais pas pensé à ça.

– Alors il n’y a qu’une solution : il est sorti de la chambre pendant que vous preniez votre robe de chambre.

– Ça n’a duré que l’espace de quelques secondes...

– Assez cependant pour donner au meurtrier le temps de sortir et de s’enfermer dans sa propre chambre.

Tout à coup, le docteur sursauta :

– Alors, si votre raisonnement est juste, ce ne

peut-être la personne qui a refermé la porte de la chambre de Maurice qui est la meurtrière.

– Ce n’est certainement pas elle, puisque le meurtrier était encore dans la chambre d’Arthur à ce moment là.

Le docteur soupira :

– Eh bien je suis heureux. Car je connais Maurice et sa femme et je ne le croyais pas capable d’une telle infamie.

– Attendez, ils étaient deux dans cette chambre...

– Que voulez-vous dire ?

– Supposons que Maurice ait décidé de tuer son frère...

– Oui.

Le Domino se promena de long en large et s’arrêta derrière le docteur.

Il se pencha sur lui.

– Supposez que Maurice et sa femme se soient entendus ensemble...

– Oui.

Le Domino reprit sa marche.

– Probablement que Maurice est allé tuer son frère pendant que sa femme attendait dans la porte de sa chambre. Lorsque vous avez ouvert la vôtre eh bien elle a refermé la sienne. Puis vous êtes entré pour passer votre robe de chambre. Maurice en a profité pour se sauver. Sa chambre était-elle située près de celle d'Arthur ?

– C'était la plus proche.

Le Domino alla se placer à la fenêtre et se livra à un curieux de manège.

Il mit la main dans sa poche et sortit quelque chose. Il avait le dos tourné au docteur.

– Est-ce que vous professez docteur ?

– Moi, non.

Le Domino revint près du docteur.

– Vous êtes professeur, je crois à... ?

– Oui, à l'université.

De nouveau, le Domino se pencha sur le médecin.

– Vous ne donnez pas de cours privés ?

– Si, de temps à autres.

Le Domino retourna s’asseoir.

Il demanda brusquement.

– Madame Tanguay n’aimait pas son mari ?

– Mais... je le crois...

– Lui ?

– Il l’aimait, mais il était insouciant, peu prévenant et très peu démonstratif.

– Je vois.

Le Domino fit un signe.

– Vous pouvez vous retirer docteur. Envoyez-moi Cécile, la femme de Maurice Tanguay. Je vais essayer de savoir la vérité.

– Ne dites pas que j’ai parlé.

– N’ayez crainte, je sais garder un secret.

Le docteur sortit.

Quelques secondes plus tard madame Maurice Tanguay paraissait.

– Monsieur ?

– Approchez madame.

Elle obéit.

– J’essaie d’éclaircir l’affaire de la mort de votre beau-père. J’aurais quelques questions à vous poser.

– Très bien.

Il y eut un court silence.

Le Domino attaqua brusquement.

– Pourquoi votre mari est-il sorti de sa chambre vers l’heure du meurtre ?...

Cécile rougit puis devint pâle comme la mort.

– Mais...

– Madame, je tiens à vous prévenir que je sais la vérité. Maurice est sorti de sa chambre quelques minutes avant le crime...

– Je... je ne sais pas...

– Si, vous savez.

Le Domino reprit, après un instant :

– Si la police apprend ça, elle vous suspectera.

– Mais...

– Je veux vous défendre. Vous faites mieux de

parler...

– Eh bien, Maurice était sorti... on voulait garder le silence, ne rien dire, mais puisque vous savez...

– Où est-il allé ?

– Il se dirigeait vers la salle de toilette lorsqu’il entendit un cri. Il entra vivement dans la chambre.

– Pourquoi est-il revenu ?

– Il croyait que le cri venait de notre chambre. Il est entré en disant :

– C’est toi qui as crié ?

– Mais non, ce n’est pas moi...

– Pourtant ça venait d’ici...

– Non, on dirait plutôt que c’était aux côtés. Alors il sortit dans le corridor et rejoignit le docteur.

Le Domino était songeur. Disait-elle la vérité.

La meilleure manière de savoir était d’interroger immédiatement Maurice Tanguay, devant sa femme.

– Attendez-moi ici, dit le Domino.

Il sortit une seconde et appela Maurice.

Celui-ci parut.

– Suivez-moi.

Maurice obéit.

Il fut surpris de trouver sa femme dans le salon.

– Asseyez-vous, lui dit le Domino.

Maurice obéit.

– Tanguay, où étiez-vous hier soir lorsque votre frère a crié ?

– Mais dans ma chambre...

– Inutile de mentir, votre femme a parlé.
D'ailleurs je savais toute la vérité.

Alors, Tanguay n'hésita pas.

Il raconta exactement la même chose que sa femme.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit plutôt ?

– Mais on aurait pu me soupçonner...

– Vous ?...

– Oui, j’étais associé avec mon frère et dernièrement j’ai perdu une grosse somme à la bourse.

– Je comprends.

Il y eut un silence.

Le Domino leur dit :

– Vous pouvez vous retirer.

Le couple sortit, pâle, il semblait nerveux.

Le Domino se dit :

– Je me demande s’ils disent la vérité. Ils peuvent certainement s’être entendus au cas d’éventualité.

Le Domino sortit du salon. Il alla trouver son ami Falardeau.

– Eh bien, demanda Bob, du nouveau ?

– Non, pas encore. Mais j’ai de l’ouvrage pour toi.

– Ah !

– Je voudrais que tu ailles à l’hôtel.

– Pourquoi ?

– Je voudrais savoir si madame Tanguay a passé toute la nuit à sa chambre.

– Tu ne soupçonnes pas...

– Je ne dis rien. Demande à celui qui est à l'information. Il me faut ce renseignement, aujourd'hui.

– Très bien.

Falardeau regarda l'heure.

Il était presque six heures.

– Je crois que je serai en retard pour le souper.

Le Domino était près de la fenêtre.

– Non, car nous souperons plus tard.

– Comment cela ?

– Voici la police avec la voiture de la morgue.

– Ah !

– Alors pars tout de suite. Passe par l'arrière autrement le gros Belœil pourrait t'arrêter et te poser mille et une questions.

– Bien.

Falardeau s'éloigna.

Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit et Théo Belœil parut, accompagné de ses hommes et des employés de la morgue.

Mais le Domino suspecte-t-il madame Tanguay ?

Marie Tanguay haïssait-elle assez son mari pour le tuer ?

Et Maurice et sa femme ont-ils dit la vérité ?

VII

Belœil sursauta en apercevant son ami :

– Alain !

– En personne, fit le Domino en souriant.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis en promenade. Et toi ?

– Moi, je n'ai pas le temps de me reposer.
Mais sérieusement, qui t'a fait demander, la
veuve ?

– Non, mon ami, Robert Falardeau.

– Ah !

Belœil donna des ordres.

Les employés montèrent à la chambre de la
victime.

– Que penses-tu de cette affaire ?

– Je ne sais pas encore, je ne suis ici que

depuis une couple d'heures. Et toi ?

Belœil se gratta la tête.

– Je t'avoue qu'elle est très mystérieuse. Cette affaire de fantôme... tu sais qu'avant hier soir, la terre était retournée près du cercueil.

Le Domino se retenait pour ne pas pouffer de rire.

– Oui je sais.

– J'ai interrogé les vieilles filles. Bien avant l'arrivée de nos campagnards, elles ont entendu des bruits dans la cave. S'il n'y avait pas eu meurtre, je ne les croirais pas. Je penserais plutôt qu'elles ne sont pas toutes à elles.

Le Domino murmura pour lui-même :

– Elles sont probablement folles, aussi. Pauvre Théo.

Belœil reprit :

– En tout cas, demain, je reviens avec des hommes.

– Pourquoi ?

– Nous allons déterrer le cadavre. Nous

saurons bien ce qui se passe.

Le Domino se demandait si son ami n'était pas devenu fou.

Les gens de la morgue descendirent avec le corps d'Arthur Tanguay.

Madame Tanguay, qui était tout près, éclata en sanglots.

Le docteur la prit par les épaules.

– Allons Marie, ne pleurez pas, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

– Arthur ! murmura la femme.

– Ne pleurez pas Marie. Prenez sur vous... je vous soignerai.

Le corps était maintenant sorti.

Le docteur fit asseoir madame Tanguay sur le divan et essaya de la consoler.

Belœil demanda au Domino.

– Tu passes la nuit ici ?

– Probablement.

– Demain matin, je questionnerai tout le

monde. Nous déterrerons le cadavre. Ensuite, je pourrai voir plus clair dans cette affaire.

Le Domino demanda :

– Tu laisses un homme en faction ici, je suppose ?

– Deux. Pourquoi ?

– Tu ferais peut-être bien de leur donner un mandat d’arrestation en blanc.

– Pourquoi ?

– On ne sait jamais ce qui peut se passer cette nuit.

Belœil réfléchit.

À la fin, il dit :

– Tu as raison.

Il appela un de ses hommes.

– Lemieux.

Un détective s’approcha :

– Oui.

Il salua le Domino.

– Bonjour.

Belœil lui dit :

– Je vais te signer un mandat d’arrestation en blanc. Alors, s’il se passe quelque chose, tu pourras agir.

– Bien, chef.

Belœil remplit le papier.

Quelques minutes plus tard, Belœil et ses hommes retournaient vers Montréal.

Ils avaient laissé deux détectives en arrière.

Presque aussitôt après le départ de Belœil, Falardeau arriva.

Lui et le Domino se retirèrent au vivoir.

– Tu es allé à l’hôtel ?

– Oui.

– Tu as questionné le portier.

– Tu veux dire le garçon aux renseignements ?

– J’en ai questionné deux. Celui de jour et celui de nuit.

– Ah !

– Tous les deux avaient vu madame Tanguay

hier. Donc ils la connaissaient.

– Ensuite ?

– Ils ne l’ont pas vue depuis dix heures hier soir.

– C’est-à-dire qu’ils ne l’ont pas vue sortir.

– Non ?

– As-tu questionné d’autres personnes ?

– Oui, j’ai questionné les garçons d’étages, le garçon d’ascenseur. Personne ne se souvient qu’elle soit sortie.

– Elle serait entrée dans sa chambre vers dix heures ?

– Oui.

Madeleine, la femme de Farladeau apparut.

– Monsieur le Domino ?

– Oui.

– Le souper est prêt.

– Nous y allons, dit Bob.

Mais avant de sortir, le Domino le retint.

– Excuse-moi, mais je me vois obligé de te

poser cette question :

– Quoi donc ?

– Ta femme n'est pas sortie la nuit dernière ?

Bob baissa la tête :

– Je te comprends Alain...

Il y eut un court silence.

Bob reprit :

– Lorsque j'ai entendu le cri, ma femme était couchée à mes côtés. Je t'en donne ma parole.

Le Domino se leva :

– Très bien.

– Allons souper, dit Bob.

– C'est ça.

Les deux hommes se dirigèrent vers la cuisine.

Le Domino prit place tout près de Bob.

Maurice Tanguay et sa femme étaient au bout de la table.

Près d'eux, il y avait Boisclair et sa femme.

En face, se trouvaient le docteur et la veuve.

Madeleine, qui servait, mangerait après les autres.

Tous mangèrent en silence.

Après le repas, ils se retirèrent un à un.

Le Domino s'attarda à la cuisine.

Bientôt il se vit seul avec Madeleine.

– Je ne vous dérange pas, madame.

– Non, voyons.

Le Domino s'assit près d'elle.

– Je voudrais vous parler un peu de votre mère...

– Maman...

– Oui.

Il y eut un silence.

Le Domino reprit :

– Elle n'était pas heureuse avec votre père, n'est-ce pas ?

Madeleine ne répondit pas.

– Votre père n'avait que des amis, et pourtant il ne savait rendre votre mère heureuse.

– C’est vrai, dit-elle à la fin.

Mais elle reprit vivement :

– Je suis certaine qu’elle ne l’a pas tué... je vous le jure.

– Je sais. D’ailleurs, elle a passé la nuit à l’hôtel.

Madeleine se mit à manger.

– Est-ce que vos amis s’apercevaient de cette indifférence marquée de votre père à l’égard de votre mère ?...

– Peut-être.

Le Domino se leva :

– Je vais vous laisser manger en paix.

– Mais vous ne me dérangez pas.

– Je vais rejoindre Bob.

Mais au lieu d’aller rejoindre les autres, le Domino sortit dans le jardin.

Il se promenait de long en large, réfléchissant à toute l’affaire.

– Je connais l’assassin, et pourtant, je ne peux

trouver de preuves... il faudrait que...

Sa pensée ne s'acheva pas.

Il venait d'entendre un bruit de voix.

Il aperçut madame Arthur Tanguay qui causait avec le docteur.

Il s'avança lentement.

Le couple était assis sur un vieux banc de pierre.

Le Domino ne s'attarda pas et retourna vers la maison.

Mais le Domino connaît-il vraiment l'assassin ?

Qui est-ce ?

VIII

Le Domino entra par l'arrière de la maison.

Vivement il monta l'escalier à pas de loup.

Il arriva dans le corridor.

Il s'orienta et ouvrit la porte d'une chambre.

– Dieu merci, elle n'est pas fermée à clef.

Le Domino commença à ouvrir les malles.

Il fouilla partout.

Il ne semblait pas trouver ce qu'il cherchait.

Dix minutes plus tard, il avait fouillé partout.

– Pourtant... ce doit-être ici.

Il allait sortir, lorsqu'il aperçut un grand vase de fleurs sur la table, près du lit.

Il retira les fleurs du vase.

Il plongea la main.

Il eut un air de triomphe.

Il ressortit la main.

Il tenait la clef de l'affaire.

Une main de squelette en bois.

En tirant sur une ficelle, au bout du poignet, il pouvait faire actionner les doigts facilement.

– C'est bien ça. Le meurtrier s'est servi de cette main pour étrangler sa victime, tout en s'aidant de ses propres mains.

Le Domino allait mettre la main squelettique dans sa poche lorsque la porte s'ouvrit.

Une voix résonna :

– Qu'est-ce que vous faites-la ?

Le Domino se retourna.

La personne, debout dans la porte, le tenait en joue avec un revolver de gros calibre.

Le Domino ne perdit pas son sang-froid. Il dit simplement :

– Bonsoir DOCTEUR DIONNE.

Mais le docteur ne souriait pas :

– Vous êtes très intelligent Domino.

– Merci.

– Malheureusement, vous ne sortirez pas d’ici avec cette main.

– C’est ce que vous croyez.

– Mettez cette main sur le bureau, vous entendez !

Le Domino sourit :

– Je n’entends rien du tout.

Il s’avança vers la porte.

– Si vous faites encore un pas, vous êtes mort, dit le docteur.

– Vous ne tirerez pas.

– C’est ce que vous croyez !

– Si vous tirez, vous êtes foutu, il y a deux détectives en bas.

– D’une manière ou d’une autre, je suis pris. N’avancez plus.

Le Domino se moqua du conseil du docteur.

Le docteur leva le bras et tira.

Une mèche de feu sortit du revolver.

Le Domino continuait d'avancer.

Le docteur tira un autre coup, puis un troisième, un quatrième, enfin il déchargea son arme sur le Domino.

Mais ce dernier avançait toujours.

Les balles semblaient passer à travers de lui.

– Il était rendu vis-à-vis le docteur.

Alors il lui déclencha un terrible coup de poing sous la mâchoire.

Le docteur s'écroula.

On entendait des bruits de pas.

Les deux détectives apparurent, suivis de Bob puis de Madame Tanguay,

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le Domino montra le docteur du doigt.

– Voici le meurtrier d'Arthur Tanguay.

– Quoi ? fit Maurice.

Bob murmura :

– Le Docteur Dionne.

Le Domino approuva :

– En effet, le docteur Dionne. Que voulez-vous, il aimait trop madame Tanguay pour la laisser souffrir.

– Il l’aimait, dit Bob.

– Voyons, tu t’en étais certainement aperçu.

– J’avoue que...

– Eh bien, le docteur l’aimait et madame Tanguay l’aimait. Arthur, toujours gai, toujours insouciant, ne s’apercevait pas qu’on lui volait sa femme.

Boisclair murmura :

– Mais le fantôme ?

– Ah, voilà la grosse affaire. Le docteur aurait commis son forfait bien avant aujourd’hui, mais il attendait sa chance. Quand il sut que la maison passait pour une maison hantée, il prit une chance.

– Comment ça ?

– Il dressa un plan diabolique. Le premier soir que vous avez tous couché ici, il descendit à la

cave. À l'aide de la pelle, il remua la terre qui se trouvait sur la tombe du frère des propriétaires. Puis, prenant la chaîne qui était près du soupirail, il la remua après avoir ouvert le soupirail. Puis vivement il remonta à sa chambre.

– Mais pourquoi tout ce manège ?

– Pour créer un sentiment de crainte. Il voulait éloigner madame Tanguay. Il la savait nerveuse. Le lendemain, il continua à l'effrayer et lui fit croire qu'elle serait mieux de coucher à l'hôtel. C'est ce que fit madame Tanguay.

– Mais la main de squelette...

– J'y arrive. Vous savez que le docteur Dionne est professeur ?

– Oui.

– Or presque tous les docteurs possèdent un squelette, surtout les professeurs. Dionne avait mûrement réfléchi. Il avait emporté une des mains du squelette avec lui. Il entra dans la chambre d'Arthur. Il devait avoir mis ses gants.

– Pourquoi ? demanda Boisclair.

– Pour ne pas laisser d'empreintes. Il étrangla

Tanguay puis il mit la main de squelette sur son cou et pesa.

– Je comprends.

– Les empreintes des doigts du squelette s’imprimèrent donc sur le cou de Tanguay.

– Oui, oui.

– Alors Dionne sortit juste au moment où Maurice revenait dans sa chambre. Il vit la porte de Maurice se refermer. Il fut chanceux, car s’il était sorti une seconde plus tôt, Maurice l’aurait aperçu.

Il y eut un silence.

Les détectives avaient relevé le docteur.

Ils lui avaient passé les menottes.

Madame Tanguay, qui était accourue, se mit à pleurer.

Elle ne dit pas un mot.

– Vous saviez madame ? demanda le Domino.

Elle fit signe que non.

– Mais vous vous en doutiez.

Elle ne répondit pas.

Son silence était plus qu'un aveu.

Bob demanda :

– Mais comment as-tu fait pour arriver à soupçonner le docteur ?

– En arrivant ici, je l'ai soupçonné.

– Comment ça ?

– J'ai trouvé une écharde dans le cou de Tanguay.

– Je comprends.

– Une écharde de bois, continua le Domino. Alors j'ai compris qu'on s'était servi d'une main de bois pour étrangler Arthur. Qui pouvait avoir une main de squelette ?

– Le docteur évidemment.

– Du moins, c'est celui qui pouvait s'en procurer une le plus facilement.

– Oui.

– Alors, je le surveillai. Je m'aperçus qu'il apportait beaucoup d'attention à madame

Tanguay. Surtout lorsqu'on a descendu Arthur de sa chambre. J'ai questionné tout le monde. Madame Tanguay n'était pas heureuse avec son mari.

Le docteur était revenu complètement à lui.

Il ne disait plus un mot. Il avait joué, il avait perdu.

Les détectives descendirent dans la salle à manger.

Pendant ce temps le Domino montrait à ses amis la main squelettique qu'il avait trouvée dans le vase de fleurs.

Un des détectives décrocha l'appareil téléphonique et signala :

- Longue distance !
- Donnez-moi la police provinciale, bureau de Montréal.
- Un instant.

Quelques secondes plus tard, une voix reprit :

- Police provinciale.
- Ici le détective Lemieux. Voulez-vous faire

savoir à monsieur Belœil que nous venons d'arrêter le meurtrier de Monsieur Arthur Tanguay.

– Très bien.

Le détective raccrocha.

Une heure plus tard, Théo Belœil arrivait.

Il fut très surpris d'apprendre ce qui s'était passé.

Le Domino lui fit un récit complet des événements.

– Et voici la fameuse main.

Belœil la prit.

Il l'examina longuement et la mit dans sa poche.

Quelques minutes plus tard, le Domino, après avoir serré la main de tous, montait dans la voiture de Belœil.

Il s'assit à l'avant près du gros Théo.

Les détectives prirent place à l'arrière.

Le docteur était entre eux.

La voiture s'éloigna dans la nuit.

Belœil crut bon de féliciter son ami.

– Vraiment tu as agi avec une vitesse déconcertante, je te félicite.

– Merci.

Soudain le docteur demanda :

– Domino, vous êtes très fort, mais il y a quelque chose que je ne comprends pas.

– Quoi donc ?

– Êtes-vous à l'épreuve des balles ?

Le Domino se mit à rire.

– Mais non voyons.

– Pourtant, j'ai déchargé mon arme sur vous.

– Je sais, mais quelques heures plus tôt, lorsque je vous ai interrogé au salon, je me suis aperçu que vous aviez un revolver dans votre poche. Je suis, comme on dit « un bon pickpocket », je me suis penché sur vous, vous vous rappelez, je vous ai enlevé votre arme, je l'ai chargée à blanc et vous l'ai remise. Voilà.

Cet ouvrage est le 823^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.